Document generated on 07/13/2025 1:21 p.m.

Frontières

FRONTIÈRES

Quelles armes sommes-nous en train de choisir ?

Diane Laflamme, Ph.D.

Volume 15, Number 2, Spring 2003

Guerre, mort amère

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1073811ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1073811ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)
1916-0976 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Laflamme, D. (2003). Quelles armes sommes-nous en train de choisir ? *Frontières*, *15*(2), 3–5. https://doi.org/10.7202/1073811ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

QUELLES ARMES SOMMES-NOUS EN TRAIN DE CHOISIR ?

« LE PLAISIR DE L'UN, C'EST DE VOIR L'AUTRE SE CASSER LE COU. »

FÉLIX LECLERC, *ATTENDS-MOÉ TI-GARS*

Diane Laflamme, Ph.D.,
rédactrice en chef.

Je cherche des armes pour m'attaquer à ce plaisir dont parle Félix Leclerc. Oui, nous sommes toutes et tous bien capables de nous réjouir du malheur d'autrui. Mais dans le contexte actuel, c'est d'abord une « cible d'opportunité » que je vise : le plaisir que prennent les hommes à tordre le cou d'autres hommes et à profiter de la mêlée pour violer des femmes, terroriser des enfants, mettre le paysage à feu et à sang… des choses aussi simples que ça, des choses qui se font couramment en période de guerre depuis la plus lointaine Antiquité. Toute cette histoire montre une cohérence qui ne se dément pas ; je me dis que ce doit être une question de plaisir et de jouissance : le plaisir de caresser une belle lame, une belle arme… d'appuyer sur la gâchette, de sentir dans son corps les vibrations de la décharge, de se remplir les oreilles… Stop ! Pourquoi en rajouter ? Pour montrer que la cohérence se maintient même dans nos temps et espaces pacifiés, il suffirait d'énumérer des titres de films récents, en choisissant parmi les meilleurs vendeurs.

Je cherche désespérément des armes. Et il me faudrait aussi leur mode d'emploi. J'ai appris tant de choses à l'école, à l'université, dans le monde du travail, devant mon téléviseur. J'ai appris si vite à devenir un bon et consciencieux consommateur : j'ai lu le mode d'emploi pour brancher mon premier ordinateur, mon four micro-ondes, mon magnétoscope, mon DVD… Et je ne connais même pas le mode d'emploi pour quelque chose d'aussi simple : débrancher un être humain de la jouissance que provoquent les cris de douleur d'un autre être humain ou d'un animal.

Plus que des armes, ce que j'aimerais trouver, c'est du « bon monde ». Je sais que ça existe : les adultes en parlaient souvent autour de moi quand j'étais enfant. Je me souviens… ils les connaissaient, ils donnaient même des noms. Je ne suis pas exigeante, je me contenterais d'un homme par famille, partout sur la planète. Un qui dirait à son père de dessaouler, au lieu de se saouler avec lui. Quand ce sont des philosophes qui en parlent entre eux, cela peut s'appeller le « dégrisement du Même enivré de soi » (Lévinas, 1991, p. 25).

Et nous, nous qui n'avons pas de marge de crédit chez les marchands d'armes, nous qui ne consommons de la guerre que des images télévisées, nous laisserons-nous griser par un faux sentiment de sécurité, d'invincibilité ? Ferons-nous encore partie de ce qu'on appelle au Québec « du bon monde », après avoir connu en ondes et en direct la jouissance de faire mal à autrui, la jouissance de la victoire ?

DU MENAÇANT À LA GUERRE

Le contraire de la sécurité, c'est la menace, le thème que nous pensions avoir choisi pour ce numéro de *Frontières*. Les événements mondiaux se sont bousculés, le menaçant est devenu une guerre bien réelle. C'est dans un climat de mort amère que nous nous trouvons maintenant. Américains ? Ce sont nos voisins, ceux avec qui nous aimons bien prendre une bière. Nord-Américains ? Oui, c'est bien nous ; c'est le nom de l'espace que nous habitons encore en toute sécurité.

Les textes rassemblés à la rubrique Article sont trop éloquents pour ne pas nous déloger de notre vision confortable d'une petite sécurité qui s'alimenterait à notre propre ignorance. Je vous disais que je cherchais des armes… Lisons ensemble l'article de Françoise Nduwimana : elle connaît des armes pour contrer la guerre civile et la pandémie du sida en Afrique. Le « sentier de la paix » qu'elle propose « passe par un devoir de solidarité et de mémoire envers l'Afrique, par l'arrêt du commerce illicite des armes, par l'arrêt du pillage des ressources minières africaines, par l'arrêt du soutien aux despotes africains ». Ce qu'il nous faudrait

alors, ce sont des armes de haute humanité plutôt que de haute technologie. Oserons-nous les prendre ? Pour la femme africaine, elle réclame le droit à la terre, à la participation, au leadership, à l'éducation, à la santé, au pouvoir politique et économique. Une utopie devant laquelle nous resterons désarmés ? À une échelle plus modeste, soit pour les femmes africaines qui vivent présentement la guerre civile et qui sont violées par des porteurs du VIH, elle demande tout simplement « le droit d'accès aux médicaments ». Mais pour cela il faudrait, précise-t-elle, que ce droit soit inscrit dans le droit pénal international !

Le droit, il en sera beaucoup question dans ce numéro, même dans les articles dont les titres ne l'annoncent pas. Le droit et les institutions juridiques, ce sont des acquis dans nos sociétés opulentes et paisibles. Un solide rempart contre le menaçant ? L'article de Jean-C. Hébert décrit le rôle attribué au jury dans le cadre du système judiciaire en vigueur au Canada. Saura-t-il encore nous rassurer après le parcours éprouvant que proposent les autres articles, dans des temps et des espaces ravagés par une violence que les institutions n'ont pas réussi à contenir. José Del Pozo nous guide d'un pays à l'autre en Amérique latine. Les événements dont il rappelle le calendrier sanglant se sont souvent déroulés dans un cadre prétendument légal. Avec Marco Sassòli, nous pouvons constater que le droit international n'offre qu'une mince protection contre la menace : ce que vivent les familles des disparus de guerre en est une preuve éloquente.

Les martyrs se réclament d'une plus haute autorité que le droit commun et les institutions civiles. Nous le savons. Bien des rues de nos villes et bien des villages du Québec portent le nom d'un martyr. Pourtant, nous n'arrivons plus à comprendre la notion de « mort oblative ». Est-ce à cause des mots ou de la cause qu'ils servent ? Kamikaze et hagakuré ; djihad et mujahid. Nous cherchons des balises. Deux guides, Éric Volant et Ali G. Dizboni, se proposent ici pour nous aider dans cette démarche.

Nos mots, quel poids ont-ils, avec quelles illusions nous permettent-ils de jouer, selon que nous sommes les menaçants ou les menacés ? Klaus Dammann scrute des mots que nous pensions bien connaître et à travers lesquels nous nous laissons piéger par nos propres conventions de langage : guerre, génocide, terrorisme, pogroms, *riots*. Derrière ces mots, il y a un code, il y a une sémantique, des éléments historiquement construits mais trop souvent ignorés. La réflexion de Dammann s'inspire des travaux du sociologue Niklas Luhmann (1927-1998) ; j'ajoute en hors thème un article sur le concept de sens chez Luhmann, à l'intention des lecteurs qui souhaiteraient mieux connaître cette théorie novatrice. La constitution du sens à travers nous, à travers nos mots, nos expériences est un processus qui avait déjà été balisé par la phénoménologie et par l'herméneutique et Luhmann l'explore à son tour en empruntant des voies inédites.

Quelle que soit la pénétration de nos études sur le sens, c'est d'abord sur la ligne de feu qu'il faudra trouver des mots pour accompagner celles et ceux qui ont vécu des épreuves « hors sens », qui ont survécu à l'horreur et à la terreur. Marie-France Bacqué aborde de front les défis du deuil post-traumatique. Un travail de deuil qui peut devenir, selon elle, un retour à la dignité.

La rubrique Point de vue ne comporte que deux articles, mais ils se situent en prolongement direct du parcours entamé dans la rubrique Article. Thierry Hentsch nous rappelle que « par définition, le terrorisme est toujours le fait de l'autre ». Le mot n'est pas neutre : il nous dispense d'avoir à comprendre « en désignant d'emblée l'ennemi comme incompréhensible, impossible à analyser ». Le texte d'Ariane Brunet nous oblige, lui aussi, à de durs constats et nous laisse peu d'illusions sur la portée actuelle des « armes » dont dispose la communauté internationale.

En passant à la rubrique Intervention, nous revenons à un terrain qui nous est plus directement accessible. Comment offrir une présence aidante aux personnes qui ont vécu la menace sous ses formes les plus déroutantes ? Michel Berclaz et Cédric d'Epagnier présentent des initiatives mises de l'avant en Suisse ; Cécile Rousseau nous parle du travail qui se fait au Québec et remet en question des automatismes qui pourraient nuire à la qualité de la présence offerte. Denise Badeau nous aide à ouvrir les yeux sur des drames qui se déroulent en silence, au quotidien, ceux que vivent trop de personnes âgées qui ne peuvent plus faire confiance à ceux et celles dont ils et elles dépendent pour leur bien-être. Des violences ignorées font des ravages partout, même en milieu hospitalier, et Catherine Diricq nous en donne des exemples, choisis parmi… les soignants, ces piliers du système, celles et ceux sur qui nous faisons reposer ce sentiment précieux d'être en sécurité dans les milieux de soins.

La rubrique Regard vous propose une entrevue avec l'écrivain Noël Audet, un dialogue oasis où la menace n'est pas niée mais questionnée de front, un face-à-face auquel toutes et tous nous nous savons irrémédiablement confrontés. Pour le meilleur et pour le pire, pour le poids des choses vécues et l'éternité de l'instant habité. Il y a aussi un très beau texte de Denise Blais : des mots qui parlent de celui qui « est mort sans m'en parler ». Des mots qui nous laissent inconsolables.

Au fil des pages, les images de Josée Lambert se font discours sans paroles. Elle nous montre des lieux vides. Pourtant, elle en connaît du « bon monde », même loin du Québec. Elle a été reçue dans leurs maisons, elle connaît leur adresse, elle leur a parlé… Nous pourrions commencer à nous parler. Encore faudrait-il que le mot Justice nous interpelle, qu'il réussisse à nous convaincre de prendre place au milieu de la photo, là où il n'y a eu personne pour dire non avant qu'il soit trop tard. Nous n'étions pas là ; nous sommes rarement là quand le gros attaque le petit, quand le ressentiment, la colère gueulent si fort que plus rien ne fait obstacle à l'irrémédiable, à l'impardonnable, au meurtre qui alimentera ensuite la rancœur et la soif de vengeance de génération en génération. De toute façon, nous sommes désarmés ; quelles armes faut-il pointer pour viser « la vie bonne », dans des « institutions justes »[1] ? Être du bon monde à l'échelle d'un petit village du Québec, ce n'était pas nécessairement facile à l'époque des chicanes de clôture. Combien ont attendu d'être sur leur lit de mort pour pardonner au voisin ? Devenir de bons citoyens à l'échelle de la planète, cela sera nécessairement difficile ; il faudra s'armer de bonne volonté. Mais si nous n'y arrivons pas, nous et nos enfants, c'est la planète qui sera bientôt sur son lit de mort.

TERREUR… ERREUR

La terreur est en train de frapper très près et on nous offre des armes qui ne servent à rien d'autre qu'à l'intensifier. Le menaçant, le terrifiant, ce serait… nous ? Les menacés, les terrorisés… ce serait eux ? Hâtons-nous d'envoyer un message d'erreur : il y a eu erreur sur la personne ! Hâtons-nous d'envoyer un message de solidarité à ceux qui sont confrontés à la terreur organisée par les marchands d'armes

qui font des affaires d'or dans toutes les langues, sous toutes les latitudes. Restons présents au quotidien, dans les lieux où le bien-être du plus faible est compromis par des gestes que nous sommes capables de reconnaître et de faire cesser. Entre ceux et celles qui répandent la terreur, quel que soit l'uniforme qu'ils portent, et les terrorisés de l'Orient à l'Occident et du Nord au Sud, nous ne parviendrons plus à nous faufiler pour regagner une hypothétique zone de sécurité. Inutile d'essayer de désactiver la connexion. Nous sommes condamnés à rester branchés : ce malheur est planétaire. À grande ou à petite échelle, il y a menace pour nous et pour les générations d'hommes et de femmes qui nous suivront, précisément parce que les humains sont tragiquement mortels et mortellement menaçants les uns pour les autres.

Bibliographie

LÉVINAS, Emmanuel (1991). *La mort et le temps*, Paris, L'Herne.

RICOEUR, Paul (1990). *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.

Note

1. Paul Ricoeur définit l'éthique comme « la visée de la vie bonne, avec et pour autrui, dans des institutions justes » (1990, p. 202).

C'était nulle part, mais il y avait tant à voir.

© Josée Lambert, 2003